

les deux branches de la même nation. L'Autriche désorientée (les Allemands et les Magyars se sentant menacés dans leur hégémonie) déclara à la nouvelle entente une guerre sans quartier. La proclamation de l'union intime entre Serbes et Croates — laquelle à partir de 1903, infligea de continuelles défaites électorales aux gouvernements de Pesth et de Vienne — ne fut saluée avec plus d'enthousiasme ni réalisée avec plus de loyauté nulle part ailleurs qu'en Dalmatie. Il n'en pouvait être autrement.

C'est vers la petite Serbie, quoique vassale encore de l'empire turc mais gouvernée avec patriotisme par le prince Michel Obrenovitch, que se tournait continuellement l'attention des Dalmates et de leurs frères.

Je me rappelle très bien les conciliabules serbophiles de nos pères, au temps de ma première jeunesse ; le culte des chants de Kossovo gonflés de promesses de revanche et d'union ; les portraits des souverains serbes depuis le grand Joupán Nemagna jusqu'à Michel Obrenovitch, conservés jalousement dans les habitations de Spalato, de Sebenico et de Zara ; les articles incitateurs du *National* ; le retentissement, le long de la côte dalmate, du discours prononcé à Lesina par M. Pavlinovitch (10 mars 1868), lequel n'était pas encore converti à la thèse de la Pologne yougoslave. « Les Serbes, — avait dit l'orateur populaire — sont frères des Croates. Malgré quelques différences